

Tardieu à 360° 3 : Poète cherche emploi :

Nous avons laissé le jeune Jean au moment de son entrée en sixième au Lycée Condorcet, où il suit des études classiques (latin et grec). Il fait ses devoirs dans la salle à manger, jetant de fréquents coups d'œil vers le salon de musique où Caline donne des leçons à ses petites élèves... En cours, un ouvrage littéraire caché dans la couverture arrachée à quelque manuel scientifique, il s'adonne passionnément à la lecture, et, en étude ou à la maison, il compose des saynètes pour marionnettes ou des poèmes en vers...

1920-21 : une année difficile :

Dès le lycée, Jean Tardieu se sent et se veut poète : à 15 ans, il a écrit déjà une petite comédie en alexandrins (*Le Magister malgré lui*) et a rempli des cahiers de ses premiers essais. L'heureuse symbiose enfantine avec le monde environnant se défait peu à peu. À 16 ans, une déception amoureuse le marque précocement : en 1919, ses parents sont intervenus fermement pour interrompre une idylle avec une jeune femme — mariée — rencontrée pendant les vacances à Saint Germain de Joux (1). De plus, dans l'année scolaire suivante, les cours de philosophie ravivent, en fournissant mots et concepts, une angoisse jusque-là diffuse dans son rapport au monde. Enfin, l'approche de l'examen fait monter l'anxiété. Un matin de printemps, alors qu'il est en train de se raser devant un miroir, survient une crise soudaine :

J'ai eu cette impression curieuse que je me détachais de moi-même, qu'en voyant cette image devant la glace, je voyais un *étranger* — et d'ailleurs, ce mot d'étranger est revenu souvent dans mes textes, par la suite. Cette sorte de choc presque incompréhensible a entraîné une véritable rupture dans ma santé mentale, puisque l'on m'a demandé d'interrompre mes études pendant quelque temps. (2)

De fait, Jean sera obligé de passer la seconde partie de son baccalauréat à la session de septembre. De cette crise, qui l'a profondément marqué, subsistent « l'impression qu'il ne faut pas laisser s'échapper ce qui passe et que tout ce que nous touchons est entraîné dans une sorte de disparition, de dissolution immédiate », et la nécessité de « lutter contre cette tentation ou cette crainte » (2). Une donnée essentielle de toute l'écriture ultérieure et de son fondement tragique prend place à ce moment-là. Bien des poèmes semblent faire une allusion directe à cet épisode, tel « L'enfer à domicile ou le miroir magique », publié en 1944 dans la revue *Fontaine* de Max-Pol Fouchet :

Dans le secret d'un couloir obscur
au fond d'une glace incertaine
un homme rencontre son image.

Tel il se voit tel il voudrait être
fier joyeux triomphant
et surtout jeune ah comme un dieu !

Mais l'image s'efface et se perd
au bruit des tuyaux gémissants
et tout à coup le cœur lui manque :

dans la glace (qui tremble un peu
à chaque voiture qui passe)
paraît un nouvel habitant
lentement lentement se dégageant,
une sorte de chien au dos rond
qui vers le ciel carré de la cour
hurle à la mort et jette un regard plein de larmes. (3)

1921, c'est aussi l'année où son père, en proie à de terribles crises de neurasthénie depuis son retour du front, part pour l'Indochine, et le soulagement ressenti par l'adolescent n'est sans doute pas dépourvu de culpabilité...

1921-27 : les années Pontigny :

Après son baccalauréat, Jean Tardieu entame des études de Droit, puis de Lettres, sans résultat concret. Comment vivre quand on est poète ? Quel métier exercer ? Le jeune homme va, pendant plus de dix ans, tenter divers concours dans l'espoir de découvrir un emploi qui puisse se combiner avec la liberté totale que son âme réclame — et aussi son indolence. Comme c'est une chimère, il n'est guère étonnant que Jean Tardieu, entre culpabilité et soulagement, échoue dans ces diverses tentatives. L'essentiel — la vocation poétique — est la seule constante ferme qui guide ses premiers pas dans le monde culturel d'avant guerre.

À 17 ans, grâce à son ancien condisciple et ami Jacques Heurgon, il est introduit, en compagnie de son camarade Albert-Marie Schmidt, dans l'univers suprêmement éclairé des décades de Pontigny, fréquentées par toutes les sommités littéraires et philosophiques de l'époque.

Quiconque pénétrait sous les voûtes romanes de ce qui était resté de la primitive abbaye cistercienne se sentait comme environné, comme « nimbé » d'une aura favorable à la méditation et au savoir : cette impression était encore accrue par la sonorité des murs (on était, en parlant, obligé de baisser le ton tellement la résonance était forte), et par la lumière, à la fois intense et accueillante, particulière à cette région de la Bourgogne, qui n'est pas très éloignée de Vézelay. (4)

Là, dans une atmosphère informelle, il rencontre Gide, Valéry, Mauriac et bien d'autres intellectuels et écrivains éminents, en particulier Roger Martin du Gard qui va se faire son Mentor et avec lequel il échangera une correspondance nourrie pendant de longues années (5). Celui-ci l'invitera chez lui, rue du Cherche-Midi, puis à Bellême, qui deviendra plus tard un lieu très important pour lui. Il fréquente aussi les réceptions données par les filles du philosophe russe Léon Chestov, où il rencontre Berdiaev, Bataille, Malraux... La vocation littéraire seule occupe son temps et ses pensées : la fréquentation de Pontigny oriente ses ambitions du côté de la *NRF* plutôt que de celui de *La Révolution surréaliste*, à l'égard de laquelle il éprouvera toujours une certaine distance. Enfin, il aura la joie, en 1927, de voir publier trois de ses poèmes dans la prestigieuse *Nouvelle Revue française* ; Jean Paulhan lui propose même de tenir la chronique enviée de l'actualité poétique... Malheureusement, Jean Tardieu doit être appelé sous les drapeaux. Victor Tardieu obtient des autorités une affectation à Hanoï. Et c'est ainsi que, le vendredi 28 septembre 1927, à quatre heures de l'après-midi, le « Sphinx » appareille en direction de l'Indochine avec, à son bord, Jean Tardieu et sa mère.

1928-29 : L'ennui colonial

Malgré un service militaire fort allégé et une vie matérielle confortable dans la jolie maison de son père, Jean Tardieu supporte mal les milieux coloniaux et s'ennuie grandement, regrettant Paris et son effervescence culturelle. Analysant, dans une lettre adressée à Roger Martin du Gard, le paysage social qu'il découvre là-bas, il déplore qu'il y ait *colonialisme* là où il aurait préféré une *collaboration* :

Combien de points de vue faux, combien d'erreurs n'a-t-on pas fait avaler de force à ces gens ! Il est triste de penser qu'il n'y a presque plus en Indochine d'écoles où l'on apprenne les caractères, que le souvenir spirituel et artistique de la grande Chine, qui dans la culture annamite jouait le même rôle que l'Antiquité gréco-latine chez nous, se perd peu à peu et qu'à la place de tant de spiritualité, de tant de noblesse intellectuelle on a fait entrer dans le cerveau des enfants tout ce que la démocratie des Homais a de plus médiocre et de plus terne — l'esprit « école communale », les immortels principes de 89 et la règle des participes dont ces esprits elliptiques n'ont que faire. Cependant un vrai colonial, s'il veut que les enfants de son boy sachent lire dans le texte les poésies d'André Theuriet et connaissent la date

de la prise de La Rochelle, s'inquiète fort peu, pour sa part, de connaître le pays où il vit : on a construit des villas moyenâgeuses, tracé des avenues qui rappellent le plus possible le sempiternel « cours Victor Hugo » ou la « rue Jules Ferry » de nos villes de province ; on a des hôtels avec ascenseurs, des cafés avec billard — tout cela pour cacher la grâce discrète des pagodes, les tortueuses et bruyantes rues chinoises, pour oublier, enfin, le plus possible, ce pays où l'on sait bien pourtant que l'on vit. Qu'importe si les « platanes » qui bordent telle avenue sont en réalité des eucalyptus ou des hévéas si, en clignant des yeux, on peut se croire à Pontoise ! (5)

Cependant, ce séjour marque ses débuts dans deux veines littéraires où il continuera de s'illustrer tout particulièrement : les écrits sur l'art (avec un premier poème sur Wang Wei, poète, peintre et musicien chinois du VIII^e siècle) et la traduction (de Friedrich Gundolf sur l'*Archipel* de Hölderlin). Au fond, ces deux activités d'écriture, menées parallèlement, ne sont pas sans affinités : comment transposer la peinture dans les mots ? Comment adapter à la langue française les particularités rythmiques de la poésie de langue allemande ? Dès cette époque Jean Tardieu initie une réflexion qui se focalisera sur la question de la *traduction*, qu'il s'agisse du passage d'une langue à une autre, ou d'un art à un autre, ou enfin de la création poétique elle-même, souvent présentée comme l'extrême attention portée à ce que dicte une voix intérieure : « Une voix secrète, que j'ai entendue très tôt et qui m'a parlé toute ma vie, m'ordonnait avec une autorité douce mais sans réplique, de chercher, sinon à comprendre, du moins à « traduire » la langue inconnue que cet univers confondant semble nous faire entendre sans nous en donner la clé. » (6)

Il s'adonne également à une intense correspondance où il rend compte de sa vie en Indochine et de ses occupations poétiques. D'autre part et surtout, c'est à Hanoï qu'il rencontre Marie-Laure Blot, jeune scientifique licenciée en sciences biologiques qu'il épousera en 1932. Les obligations militaires de Jean Tardieu se terminent enfin : le 29 avril 1929, il repart en France avec Caline.

1929-39 : Cahots professionnels :

De retour à Paris, Jean Tardieu, qui cherche toujours une situation, s'inscrit à divers concours administratifs auxquels il échoue pour toutes sortes de raisons : une conduite d'échec qui s'explique en partie par son horreur à se sentir prisonnier d'un emploi. Cependant, son mariage en 1932 — le jeune couple s'installe rue Chaptal dans l'ancien atelier de Victor, transformé en appartement — contraint le poète à découvrir coûte que coûte un gagne-pain, qu'il trouvera aux Messageries Hachette et qu'il exercera de 1932 à 1939. Au début, il est chargé de la rédaction de rubriques pour l'hebdomadaire *Toute l'édition*. C'est à ce moment-là qu'il fait la connaissance de Francis Ponge, lui aussi employé chez Hachette ; ils trompent l'ennui en confectionnant des collages, en parlant art ou littérature, mais aussi de la menace fasciste, qui les alarme de plus en plus. Mais bientôt, la situation professionnelle de Jean Tardieu se dégrade : plus de bureau bien tranquille où l'on peut écrire des vers entre deux articles, mais un box vitré où il est surveillé en permanence, comme les autres employés, par un préposé qui fait les cent pas... Le souvenir de la peinture vient alors à son secours : « Le Tintoret dans la cour de l'immeuble » descend comme une visitation salvatrice sous la forme d'un poème en prose, première matrice des futures *Figures* (1944) de peintres et de musiciens.

Dans cette cour en forme de puits où les fenêtres déversent tout le jour des détritiques de bruits, des épluchures de voix, avec les plaintes des assiettes entrechoquées et les double croches des machines à écrire, tout à coup par l'oblique rayon annonciateur, les personnages du Tintoret, d'un vol pesant et tournoyant, descendent !

Tournent les étoffes plaquées aux corps à l'envers se précipitant ! Claquent les rouges draperies, développées, enveloppées, arrachées au tombeau d'un coup de pied de plongeur touchant le fond ! Siffle la soie, ronfle, gronde, mugit la soie ardente, car le vent qui l'apporte vient du plus haut de la plus haute tour, là où, noyés dans l'éclair pâle et bleu, le dos convulsif et courbé, s'affairent les maçons du suprême étage de Babel !

L'oreille avale ce vent comme une bouche avide et, au-dedans de celui qui écoute, s'établit un monde nouveau de tumultes et de clameurs — silencieux, muets, révolus ! Dans cet énorme et profond sépulcre aux voûtes remplies d'un élément à mi-chemin de l'air et de l'eau, les Apparitions soudaines, les anges porteurs de rameaux, les cadavres allongés par la malédiction qu'ils signifient — et même tous ceux-là qui feignent d'être assis autour d'une table chargée de mets divins — tous perçoivent en eux-mêmes, comme assourdis après le Jugement Dernier, ces ébranlements primitifs qui tiennent lieu de communications sonores aux poissons et aux dormeurs : ces chocs, ces courants, ces ressacs, ces frémissements, ces soulèvements, ces écrasements, ces gonflements, ces *a-pla-tis-se-ments*...

Ainsi s'aplatit la voilure quand le vent tombe ! Et seule apparaît la toile du peintre où, sous un autre aspect, vibre le même élan moteur ! Car les couleurs et les formes, elles aussi, ne sont que mouvements ! Car, pour nous, aveugles, retirés en nous-mêmes, ces traces jetées en flèches, où le geste de la main demeure, ces feux chauffant sous la cendre, ces courtes vagues de la pâte, ces traînées de lueurs, ces angles comme des ailes, cernés par une lumière d'ombre, ces tendres traits enlevés en toute hâte sur un visage comme des lambeaux d'écorce sur un arbre, ces mains à claire-voie — édifient dans l'air l'équivalent du monde visible !

Parfois, ainsi, je vois les murs et la toiture d'un édifice jusqu'alors inébranlable, céder, dans la stupeur, à la pesée d'une approche surnaturelle ! Pierre et ciments se disjoignent, les poutres éclatent en échardes géantes, et, comme en une perspective de siècles ramassés dans l'instant, je vois tomber lentement, plus légers que la neige, des blocs énormes qu'un seul trait de pinceau, dédaignant masse et pesanteur, arrache à la toile et lance à la FACE de l'espace ! (7)

Ainsi vole en éclats le triste bâtiment des Messageries où se trouve engagé le poète, à travers un texte qui parvient à évoquer, d'un seul mouvement, à la fois la force expressive des tableaux et leur puissance impressive.

Ce texte ne sera publié que bien plus tard. En 1933, lorsque paraît — à ses frais — son premier recueil (*Le Fleuve caché*), Jean Tardieu n'a à son actif que quelques poèmes publiés en périodiques, mais en écrit beaucoup : pas un instant il ne renonce à ce qui fait l'essentiel à ses yeux. Le couple voyage un peu, en Allemagne, en Italie. En 1936 naît la fille unique de Jean et Marie-Laure : Alix.

En 1937, Victor décède : Jean Tardieu, dans son prochain ouvrage (*Accents*, 1939), dédiera en hommage à son père un texte fondateur, publié en revue trois ans plus tôt : « Grilles et balcons ». C'est malgré tout un souvenir un peu ambivalent qu'il conservera de son père : respect, fascination, mais aussi inquiétude devant le mystère que représente au fond de lui-même le caractère paternel ; Victor a été, dans une large mesure, un père absent : Jean Tardieu n'a que onze ans quand son père s'engage pour quatre années de guerre, dont celui-ci revient irritable et déprimé, et deux ans plus tard Victor s'embarque pour l'Indochine... Ce n'est que bien plus tard, à la fin des années 70, que Jean Tardieu redécouvrira, avec un œil neuf, les tableaux de son père qu'il avait pieusement conservés... dans la cave, et que dès lors il cherchera à promouvoir par des expositions expiatoires. (8)

1939-45 : La parenthèse de la guerre :

1939 marque l'entrée de Jean Tardieu parmi les « auteurs Gallimard » avec *Accents*, ouvrage *de et sur* la poésie ; après un premier ensemble de poèmes nouveaux (réunis sous le titre « D'une ville »), puis deux sections de poèmes écrits à une période plus ancienne (dont *Le Fleuve caché*), figurent les réflexions inspirées au poète par l'exercice de la traduction, sous le titre : « Transposition en rythmes français de l'*Archipel* de Hölderlin » :

De la traduction du rythme

[...] Il serait absurde, il serait inutile de vouloir faire passer dans la langue française un tel poème, où la musique joue le rôle d'un

indispensable, d'un primordial *élément*, si l'on se bornait à traduire uniquement ce que l'on est convenu d'appeler le « sens », si l'on n'essayait pas de donner simultanément un équivalent français du rythme et de la mélodie — si l'on ne cherchait pas à *traduire* la musique du poème, de même que l'on en traduit le « sens ». La musique des vers est déjà elle-même près de la moitié de leur signification, en même temps que la signification entre pour plus de moitié dans l'enchantement musical que procurent les œuvres des poètes. S'il est vrai que, dans le cercle de la vie, le rythme a pour mission d'organiser un mouvement qui se prolonge, de lui permettre de durer, en lui offrant des points d'appui et de repos, on aperçoit comment le rythme, en organisant de telle ou telle manière l'expression de l'émotion, prend un sens, *est* lui-même un sens. Mais il y a aussi l'importance des sons eux-mêmes, leur valeur symbolique, l'harmonie expressive que fait naître l'enchevêtrement complexe des consonnes et des voyelles : rythme, harmonie — cette musique du vers est inséparable de son sens. Vouloir traduire « à froid », c'est-à-dire traduire seulement les idées et les images d'un poème sans le bain musical qui les porte, qui les pénètre, qui est leur élément naturel, cela équivaut à peu près à l'erreur d'un romancier qui, voulant décrire l'épouvante, parlerait seulement de la représentation, ou de l'image du danger, du jugement rapide qui reconnaît et comprend la menace, et négligerait tout le grand bouleversement de l'émotion que cette image et ce jugement engendrent instantanément par tout le corps. [...] (9)

Cette première publication chez Gallimard sera suivie, en 1943, par *Le Témoin invisible* et en 1944 par *Figures* (sur des peintres et des musiciens), puis *Poèmes* (au Seuil, illustré par Roger Vieillard). Ces deux derniers ouvrages marquent le départ des publications de Jean Tardieu sur les arts ou conçues en collaboration avec des artistes : c'est tout un domaine de création partagée extrêmement important dans l'ensemble de son œuvre qui débute alors.

Pendant la guerre, Jean Tardieu (qui a été brièvement mobilisé de 39 à 40) trouve un emploi éphémère à la bibliothèque du Ministère de la Marine. Le petit pavillon qu'il habite à cette époque dans le 14^e arrondissement, bien protégé au centre d'une cour intérieure, est propre à recevoir les amis plus ou moins secrètement. Il se lie avec des responsables de revues et d'éditions clandestines et avec les auteurs participant à ces éditions : Paul Éluard, Louis Aragon, René Tavernier, Jean Lescure, Max-Pol Fouchet, Raymond Queneau, Vercors, Pierre Seghers, André Frénaud, Lucien Scheler, Jacques Lemarchand, Albert Camus... et publie dans des revues de la résistance : *Messages*, *Fontaine*, *Poésie 43*, *Confluences*, *L'éternelle revue*, ou dans les éditions clandestines des *Lettres françaises* (où paraît son célèbre poème « Oradour »), d'*Europe* et des éditions de Minuit avec sa participation à *L'Honneur des poètes*... Il cachera les Groethuysen dans la maison de sa mère, à Villiers-sous-Grez et fera circuler, sur sa bicyclette, des publications de résistance. Voici un des poèmes de Jean Tardieu (sous le pseudonyme de Daniel Thérésin) : « Actualités », paru dans *L'Honneur des poètes* (éditions de Minuit) en juillet 1943 :

Actualités

Les longs hurlements
d'un désert de songes
d'espace et de neige
de sable et de temps.
L'âtre des ruines
fume cependant.

Une porte brûle
fleur incandescente
se tord et s'écarte
s'ouvre lentement
à la baïonnette

de fantômes blancs
qui cernent la cendre
éventrent la paille
tranchent la fumée
étranglent les sources

règnent sur le vent.

La plupart des poèmes « de guerre », publiés en revues pendant les années noires, seront réunis dans *Les dieux étouffés*, recueil qui paraît chez Seghers en 1946.

À la Libération, Jean Tardieu bénéficie, sous la houlette de Paul Éluard, du placement des intellectuels résistants : il se trouve, avec Jean Lescure et Raymond Queneau, travailler à des émissions littéraires à Radio Libre, activité qui débouchera sur la création d'un service dramatique dont la direction lui est confiée le 1^{er} décembre 1944. Parallèlement, en 1945, son ami Francis Ponge lui confie la rubrique théâtrale de l'hebdomadaire communiste *Action*.

À partir de 1945, enfin...:

... Jean Tardieu a trouvé sa place dans un monde où il faut gagner sa vie : la radio sera son vrai métier jusqu'à sa retraite en 1969. Mais c'est tout un chapitre qu'il y faut consacrer... et ce sera l'objet de la prochaine livraison.

Notes :

1. En 1920, Jean Tardieu, qui participe à la revue *La Sève nouvelle* fondée par son condisciple Lanza del Vasto, y fait paraître « L'insaisissable (conte oriental) » texte issu de cette première crise sentimentale (repris dans *Margeries*, 1986).
2. Jean Tardieu et Jean-Pierre Vallotton, *Causeries devant la fenêtre*, Lausanne, Pierre-Alain Pingoud éditeur, 1988 (voir Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 32).
3. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 877.
4. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1391.
5. *Roger Martin du Gard – Jean Tardieu. Lettres croisées (1923-1958)*, édition de Claude Debon avec la collaboration d'André Daspre, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2003.
6. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 1321.
7. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, p. 96-97.
8. Voir le texte que Jean Tardieu consacre à son père, « Notes et souvenirs », in Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, pp. 1298-1309.
9. Jean Tardieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003, pp. 110-111.

Références :

- Jean Tardieu, *On vient chercher Monsieur Jean*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1990.
- Jean Tardieu et Jean-Pierre Vallotton, *Causeries devant la fenêtre*, Lausanne, Pierre-Alain Pingoud éditeur, 1988.
- *Roger Martin du Gard – Jean Tardieu. Lettres croisées (1923-1958)*, édition de Claude Debon avec la collaboration d'André Daspre, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2003.
- *Jean Tardieu - Jacques Heurgon. Le ciel a eu le temps de changer. Correspondance 1922-1944*, édition établie par Delphine Hautois, Paris, éditions de l'IMEC, collection « Pièces d'archives », 2004.